HOPSTREET
GALLERY
BRUSSELS

Johan De Wilde 07.09 – 21.10.2023

Extrait d'une conversation avec Derek Højbjerg-Twaithcombe, Oslo, printemps-été 2023 (pendant la préparation de l'exposition *Les Très Riches Heures de Jean le Sauvage*)

JDW: ... et elle est justifiée. Ne me posez pas de questions sur la technique.

DH-T : *Promis juré, mais combien de temps vous faut-il pour réaliser ce genre de dessin ?*

JDW : Très longtemps. Mon âge plus le temps nécessaire. Allons, Derek, posez plutôt une question sérieuse.

DH-T : *Votre travail véhicule-t-il un message ?*

JDW : Je peux ajouter après coup des quantités d'informations à une œuvre donnée ; mais sincèrement, l'image n'en deviendra ni meilleure ni pire. J'en conclus, et c'est ma réponse à la question, que je ne fais que constater. Et je propose qu'on se tutoie.

DH-T: *D'accord. Dis-moi, Sauvage, pourquoi alors ton travail ne nous remonte-t-il pas un peu plus le moral ?*

JDW : Oh, mais peut-être est-il bien assez réconfortant. Seulement, n'oublions pas que la vue d'ensemble et la synthèse se déroberont toujours à notre emprise, même si nous y aspirons passionnément ; que nous pouvons faire du pain avec de la farine et de l'art avec du chaos, mais que l'homme est fondamentalement seul et qu'à la fin il perdra fatalement la partie, – encore qu'en disant cette dernière chose, je pèche déjà à nouveau par orgueil. Nous nous trouvons quelque part dans la soupe du temps (des millions d'années s'étendent après nous, et des millions avant) et notre contingence est absolue. C'est une idée qui me réconforte, je la trouve beaucoup plus encourageante en tout cas que celle de Dieu ou que l'illusion d'une nature qui se préoccuperait de notre sort. Comment traduire une idée de cet ordre ? Je prends l'exemple de *Al wat geweest zal zijn – Tout ce qui aura été*. C'est une série de 1440 dessins, disons des illuminations : chaque minute de la journée représentée en langage numérique, le rappel permanent d'un monde révolu, car chaque génération connaît son monde révolu. On assiste au cortège sans fin des « c'était mieux autrefois », car c'est ce qu'on dit, comme si, depuis le premier « autrefois », tout n'avait cessé de se dégrader, ce qui n'a pas de sens. L'œuvre regarde donc aussi bien en avant qu'en arrière, sans nostalgie, il s'agit d'un temps déconnecté de la chronologie. Je vois cette œuvre comme une ode à l'imagination, à l'énergie et à la déviance grandiose. Elle porte d'ailleurs ce que l'on appelle un titre poétique : il faut s'imaginer toutes ces images, y compris celles des événements qui ont été seulement pensés et qui n'ont jamais eu lieu dans la réalité ! Tous les flashs sortis des souvenirs ou des rêves accumulés du spectateur. Il y a pourtant des gens qui disent, je le sais, que le spectateur ne flashe ni ne pense rien du tout. Avant, j'ai aussi dessiné, par exemple, le mot « Oslo » en me demandant quelle image il créait dans l'esprit de quelqu'un qui n'y avait jamais mis les pieds. Notre imagination est un prodige, mais elle est aussi la source de beaucoup de malentendus. Il suffit de penser à « Dresde », ou aux images que suscitent les noms de « Marioupol » ou de « Moscou ». Mais je m'écarte du sujet.

DH-T : *Tout ce qui aura été : ce sont tes Très Riches Heures à toi?*

JDW: (*toussant*) Si tu veux, oui, le titre peut être pris au pied de la lettre : mes œuvres naissent dans un temps suspendu, dans une zone d'inertie préhistorique, où chaque action, chaque trait de crayon, chaque nouvelle couche constitue une unité de temps en elle-même. « C'est suranné, ce n'est plus de ce temps », diront certains – bien à tort. Comme je l'ai déjà dit : dans notre esprit, tout a toujours été mieux autrefois, et la dégradation continue à l'infini. « C'est complètement hors du temps » serait une meilleure formule. Mais elle est fausse, elle aussi. Ces œuvres n'ont de sens qu'à être faites à la main. Plus encore, elles n'ont de sens que si c'est moi qui les ai faites à la main, et non un assistant, ou un quelconque individu quelque part : elles ne peuvent pas être « *made in* … ». Elles constituent mon histoire, une histoire que je veux rendre aussi universelle que possible : la compilation de ce qui, à la fois, retourne toujours et ne revient jamais ; l'événement constitué par le fait que « le 15 mai 2023 à 6h45, je me brosse les dents » sombre aussitôt dans le néant et génère instantanément un avenir et un passé. Et il faut ensuite multiplier cela par le nombre de personnes… C'est à dessein que je choisis, pour traduire cette idée, un format universel A6/A4/A2. Et bien évidemment, il est permis de rattacher *Al wat geweest zal zijn – Tout ce qui aura été* aux *Très Riches Heures* peintes par les frères de Limbourg (Van Lymborch).

DH-T: *Aujourd'hui, une fois de plus, le monde a opté pour le chaos. Ni toi ni moi ne semblons réellement responsables de ce qui se passe actuellement – toutes les parties impliquées s'en lavent les mains – et la phrase qui s'impose à l'esprit, c'est : « La première victime est la vérité. » Comment ta série « History » réagit-elle à cela ?*

JDW: Tout acte humain est une traduction : de ce que quelqu'un sait, pense savoir, ne sait pas, voit, ne voit pas, ou encore pense voir. Où donc est la vérité ? C'est de cette façon-là, exactement, que mes œuvres traduisent. Il y a des conflits, des guerres, de l'agitation, de la misère. Beaucoup dansent sur le volcan, ce n'est pas nouveau. Je préfère traduire à l'intérieur et dans l'intimité d'un studio, et j'ai inventé, pour en rendre compte, le terme de « *Indoor*

Impressionismus » (impressionnisme d'intérieur). La traduction doit être aussi anonyme que possible et ne manifester aucun sentiment. Je le répète, l'indifférence de la nature est écrasante, mais les termes de l'accord sont clairs : l'homme est toléré en principe, mais sa présence n'est pas nécessaire – j'ai failli dire qu'elle était superflue. Ce qui est incompréhensible chez les humains, c'est qu'ils ne peuvent ou ne veulent pas voir cette réalité et qu'ils rompent donc le contrat. D'un autre côté, comment aurait-il pu en être autrement ? Comment l'homme aurait-il pu organiser son séjour différemment, par exemple sans guerre du Péloponnèse, sans guerres civiles et mondiales, sans un capitalisme galopant et dévoreur d'hommes ? Les belles œuvres d'art n'auraient peut-être jamais été créées. Nous nous trouvons sans cesse à un carrefour où nous sommes obligés de choisir une direction. Une traduction possible en serait *Pi ou La chute des anges*. Toutes les perspectives y sont présentes mais sans qu'on les repère : le haut est aussi le bas et la gauche ne se distingue pas de la droite. Regarde-t-on une carte du monde ?, des nuages ?, vus de dessus avec des satellites colorés en ordre de bataille ?, une tapisserie ? Cela donne le vertige, comme dans la magnifique, étourdissante et presque brutale *Chute des saints* de Frits Van Den Berghe au musée des Beaux-Arts de Gand, qui, soit dit en passant, a plus ou moins servi de modèle pour ma série *Pi ou La chute des anges*. Ironiquement, Pi offre ici une certaine structure, lisible, avec une couleur pour chaque décimale ; et la première partie composée de 24 dessins a exactement la même hauteur que son créateur.

DH-T : D'où aussi le nez ?

JDW : Tout à fait. Il est utile et peut-être même nécessaire de commencer une exposition par une « mesure des choses », en l'occurrence la taille du créateur. Ce 1m76 définit l'ensemble de l'exposition, aussi bien horizontalement que verticalement. L'espace autour de cette mesure est infiniment plus grand, plusieurs milliards de fois plus grand ; il y a une disproportion. La forme de l'exposition est donc, une fois de plus, une tentative de synthèse vouée à l'échec.

DH-T: *Greed*, c'est-à-dire l'avidité?

JDW: En effet. Pour cette œuvre, j'ai voulu, comme je le fais souvent, travailler dans un champ complètement dépouillé de tout contexte, et, dans ce cas précis, y placer la caractéristique humaine qui, à mon sens, produit le plus de misère. C'est un dessin d'observation. Un constat fait au graphite. Sans jugement et sans commentaire.

DH-T: *Maniera*, *La chute des anges, et déjà dans des œuvres antérieures, des références aux fresques de Fra Angelico : le temps ravageur, son action destructrice, ne te laissent manifestement pas indifférent ?*

JDW: *Maniera* devait d'abord s'appeler « Renaissance », mais le terme de « maniera » signifie également « style », tout en renvoyant au « maniérisme » qui a une connotation ironique. *Maniera* est tout simplement plus assorti à l'époque actuelle. La Vénus de Milo aurait peut-être préféré rester enfouie sous terre, mais maintenant qu'elle a été déterrée et que je l'ai vue au Louvre, elle est devenue de l'histoire, et je ne peux m'empêcher de la rapporter à moi-même (j'en possède un modèle réduit dans mon atelier), de la traduire en d'autres mots. Le processus est associatif et il se produit à la vitesse de l'éclair : je pense successivement à *Hodet*, une œuvre de Markus Raetz qui se trouve sur l'île de Vestvågøy, au soleil de minuit, à Pi, et finalement au cercle. C'est ainsi que les ingrédients de cette œuvre en dix pièces tiennent ensemble. Ce n'est pas que j'aie décidé, à un moment donné, de représenter la Vénus comme une poupée dans un spectacle de variétés, tournant en rond sur un cercle coloré derrière un rideau de lignes en dix couleurs différentes. Mais j'ai gardé à l'esprit que la silhouette semble nous regarder, puis détourne le regard, et que dix fois nous voyons une autre forme qui est à la fois abstraite et figurative-amorphe, qui cherche l'équilibre entre la perception et la pensée, et qui tourne sans fin. Quant aux ravages du temps, c'est vrai, rien n'est plus beau à mes yeux qu'une fresque délabrée : je ne connais pas de métaphore plus juste.

DH-T: *Les Très Riches Heures font une large place à tes deux chevaux de bataille « Pi » et « Coucher de soleil ».*

JDW: Comme je l'ai déjà dit : il y a inadéquation entre la personne et l'univers. C'est une question non seulement d'échelle mais aussi de langage : nous disons « coucher de soleil », mais le soleil ne bouge pas. Pourtant on le « voit » changer de place. C'est une énigme insoluble, même si le phénomène se laisse expliquer par la science. J'essaie d'y opposer Pi, à chaque fois d'une façon différente, pour altérer la perspective, par exemple en divisant la lumière qui disparaît en dix stades successifs. Je considère *Pi* comme un dessin rupestre du XXI^{e} siècle, c'est un geste que j'ai accompli dans une sorte de saisissement respectueux devant quelque chose qui me dépasse, et je considère tous mes dessins comme des palimpsestes reliés entre eux.

DH-T: *Tout à l'heure tu parlais de liberté…*